

Il cause, elle parle, et les mots voyagent

Andrée Lacelle

Numéro 80, janvier 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42327ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lacelle, A. (1995). Il cause, elle parle, et les mots voyagent. *Liaison*, (80), 22–22.

Il cause, elle parle, et les mots voyagent

Une femme, un homme, autrefois amants se croisent dans un aéroport. Dès les premiers mots, ils découvrent qu'ils ont la même destination. Deux routiers du cœur qui, chacun à sa façon, ont emprunté mille routes et connu presque autant de déroutes.

Lui : Pourquoi retournes-tu là-bas, encore et encore ? Je ne comprends pas. Autrefois, déjà, tu... Pour moi, ce sera la première fois.

Elle : Et pour moi, cette fois sera la dernière.

— Ah bon ? Et y a-t-il une raison... une raison qui se raconte ?

— Oui, c'est vrai, si au moins c'était raisonnable, comme ce serait facile de tout dire, dans les moindres détails, raconter les choses dans un flot de mots clairs, un début, une fin. Que la plupart des gens s'accommodent, bon an mal an, de ce qu'on nomme abusivement la réalité, reste un mystère pour moi. Il me semble que ce qui est limpide pour l'un, est trouble pour l'autre. Et si justement, l'insensé c'était d'être raisonnable.

— Toujours ce flou qui cimente ta pensée et te fait exister aux confins de la vérité et du mensonge. Mais je te l'accorde, comment pourrais-tu décrire nettement ces états fiévreux où tout n'est qu'incertitude ?

— Ce que j'admire chez toi, aussi m'exaspère. Toujours ordonné, lisse, lénifiant, ton discours a le don de me faire basculer loin, loin de tout explication vérifiable. Quelquefois, je me demande si...

— Si ?

— Si tu te souviens, comme nous parlions des nuits entières, nos deux voix se quittant sans cesse, jamais l'écho l'une de l'autre, s'éblouissant sans pause, au gré de nos étreintes immanentes... et nos souffles se perdant dans l'écrin des draps.

— Oui, je me souviens de tout, même de ce qui s'oublie.

— J'aimerais dire les choses autrement : l'oubli engendre le souvenir, et ta mémoire comme la mienne, s'épuise à oublier ce qui ne s'oublie pas.

— Voilà ce qui s'appelle conjuguer le passé au présent et construire un avenir nostalgique.

— Tu simplifies tout. Je pense plutôt à désensabler la mémoire, à réinventer l'oubli... et croire encore au hasard, comme aujourd'hui, qui nous fait nous rencontrer, après toutes ces années.

— Oh ! le hasard... Le hasard, par définition, reste infiniment inachevé, et la plupart du temps, est si encombré d'indices qu'il n'offre aucun repère. D'ailleurs, il est peu probable que l'on se croise là où nous allons.

— N'y comptons pas. Quoique... se fier à l'improbable est parfois bien doux, alors que tu sais comme moi, combien peut être cruelle, une tendre promesse réelle mais sans lendemain.

— Depuis... depuis quand déjà ? Toi et moi savons... nous savons que le hasard seul ne mène nulle part.

— Et partout... *(elle poursuit, se parlant à elle-même, sans l'interrompre)* si on ne reste pas sourd à la musique du monde.

— Bon... il faut maintenant que je te quitte, bien que personne ne m'attende là-bas. Tu vois comme je suis un docile disciple de la vie !

— Et moi, de la vie et son double. Au revoir et adieu !
*Salut, salut mille fois...
mille fois le dire, ne saurait suffire !**

* Traduit du latin : « Ay, vale, vale millies / si dixero, non satis est », Hadewijch d'Anvers, dans *Écrits mystiques des Béguines*.